

communes. Ce mouvement populaire, qui avait été favorisé par le fanatisme des croisades, devint plus considérable dans les siècles suivants, et il aurait pu produire des résultats favorables à la nation, si la politique des rois ne s'en était emparée pour détruire les grands vassaux et pour l'étouffer ensuite après la victoire.

La France n'était pas encore assez éclairée pour comprendre qu'il ne peut exister aucune alliance entre les rois et les peuples, parce que les uns veulent dominer par la corruption et l'esclavage; et parce que les autres grandissent en vertus sous les inspirations brûlantes de la liberté.



DOUZIÈME SIÈCLE.

PASCAL II,

ALEXIS COMNÈNE,
empereur
d'Orient.

165^e PAPE.

PHILIPPE I^{er},
LOUIS VI,
rois de France.

Caractère du douzième siècle. — Origine de Pascal. — Élection du pontife. — Conquêtes des croisés. — Suite du schisme causé par l'antipape Guibert et par l'empereur Henri. — Querelle des investitures. — Conciles de Poitiers et de Rome. — Lettre du pape au métropolitain de Gnesne. — Nouveau concile à Rome. — La comtesse Mathilde renouvelle l'acte de donation de ses biens au saint-siège. — Réponse d'Ives de Chartres aux plaintes portées contre lui. — Révolte du jeune Henri contre son père. — Henri IV fait sa soumission au saint-siège. — Lettre infâme du pape. — Réponse du clergé de Liège. — Préparatifs d'une nouvelle croisade. — Le pontife vient en France. — Église d'Orient. — Démêlés du pape et du roi de Germanie. — Le pape est fait prisonnier. — Révolte des Romains. — Pascal accorde les investitures. — Il est remis en liberté. — Couronnement de l'empereur. — Le pape est accusé d'hérésie. — Il veut renoncer au pontificat. — Conciles de Latran, de Cépéran et de Beauvais. — Nouvelles séditions contre le pape. — L'empereur entre dans Rome

à la tête d'une armée. — Le pape s'enfuit. — Mort de Pascal II.
— Caractère du pontife.

L'histoire de l'Église au douzième siècle offre une longue suite de crimes horribles et de corruptions infâmes : le cardinal Baronius, zélé défenseur des papes, avoue lui-même qu'il semblait alors que l'Antechrist gouvernât la chrétienté. Saint Bernard, qui vivait dans ces temps déplorables, écrivait à Gaufrid : « Ayant eu depuis plusieurs jours le bonheur de » voir le pieux Norbert et d'entendre quelques paroles de sa » bouche, je lui ai demandé quelles étaient ses pensées sur » l'Antechrist; il m'a répondu que cette génération serait » certainement exterminée par l'ennemi de Dieu et des hommes, car son règne avait commencé. »

Bernard de Morlaix, moine de Cluny, leur contemporain, écrivait également : « Les siècles d'or sont passés; les âmes » pures ne sont plus; nous vivons sous le dernier des temps; » la fraude, l'impureté, les rapines, les schismes, les querelles, » les guerres, les trahisons, les incestes et les meurtres désoient l'Église. Rome est la ville impure du chasseur Nemrod; la piété et la religion ont déserté ses murs; hélas! le pontife ou plutôt le roi de cette odieuse Babylone foule aux pieds l'Évangile et le Christ, et se fait adorer comme un dieu. »

Enfin, Honorius, prêtre d'Autun, s'exprime sur le clergé avec plus d'énergie encore : « Regardez, s'écrie-t-il, ces évêques et ces cardinaux de Rome! ces dignes ministres qui

» entourent le trône de la Bête! ils sont toujours occupés de » nouvelles iniquités et ne se lassent point de commettre des » crimes. Non-seulement ces infâmes s'abandonnent avec les » jeunes diacres à toutes sortes de dépravations; mais encore » ils veulent obliger le clergé des provinces à les imiter. » Aussi dans toutes les églises les prêtres négligent le service » divin, souillent le sacerdoce par leurs impuretés, trompent » les peuples par leur hypocrisie, renient Dieu par leurs » œuvres, se rendent le scandale des nations, et forgent un » réseau d'iniquités pour asservir les hommes. Ce sont des » aveugles qui se précipitent dans l'abîme et entraînent avec » eux les simples qui les suivent.

» Regardez aussi ces moines! la fourbe et l'hypocrisie » s'abritent sous leurs capuces; le froc couvre tous les vices, » la gourmandise, la cupidité, l'avarice, la luxure et la sodomie. Regardez enfin les couvents de nonnes! la Bête a dressé » son lit dans ces dortoirs dont toutes les couches sont maculées des plus horribles débauches. Ce n'est plus la Vierge » que ces filles abominables choisissent pour modèle; c'est » Phryné et Messaline : ce n'est plus devant le Christ qu'elles » se prosternent, c'est devant une idole de Priape. Le règne » de Dieu est fini, et celui de l'Antechrist a commencé : un » droit nouveau a remplacé l'ancien droit; la théologie scolastique est sortie du fond de l'enfer pour étouffer la religion; enfin il n'y a plus ni morale, ni dogme, ni culte, » et voici venir le dernier temps annoncé par l'Apocalypse!!... »

Pascal II était digne d'occuper le trône apostolique à cette époque déplorable; avant d'être pape il se nommait Raine-

rius ou Regnerus; l'Italie était sa patrie, et son père habitait Blède en Toscane, à huit lieues de Rome. Dans son enfance on l'avait envoyé pour s'instruire des saintes Écritures, à l'abbaye de Cluny, où plus tard il avait embrassé l'état ecclésiastique. A l'âge de vingt ans, il fut chargé par sa communauté de se rendre à Rome pour traiter une affaire importante avec le pape; Grégoire VII, qui régnait alors, surpris de l'adresse et de la tenacité du jeune moine, voulut le retenir à sa cour et se l'attacha en qualité de scribe; quelque temps après il l'ordonna prêtre cardinal; enfin le jeune Rainerius devint abbé de Saint-Paul sous le pontificat d'Urbain II.

Après la mort de ce pape, les cardinaux, les évêques, les autres ecclésiastiques et les notables de la ville s'étant assemblés dans la basilique de Saint-Clément pour procéder à une nouvelle élection, choisirent d'un accord unanime le cardinal Rainerius. Celui-ci, selon l'habitude des successeurs de l'apôtre, s'échappa aussitôt de l'église pour se faire ramener en triomphe dans l'assemblée. Le protonotaire de Saint-Pierre cria à trois fois différentes : « Pascal est pape! » et les assistants répondirent par les mêmes acclamations. Ensuite on le revêtit de la chape d'écarlate, de la tiare, et on le conduisit à cheval jusqu'à la porte méridionale du palais de Latran.

Alors il mit pied à terre, monta les degrés du parvis, et fit son entrée dans la salle où se trouvaient les deux sièges de porphyre; on lui attacha autour du corps une ceinture à laquelle étaient suspendues sept clefs et sept sceaux, qui indiquaient les sept dons spirituels par lesquels le pape peut lier ou délier sur la terre et dans le ciel. On le plaça alternative-

ment et à demi couché sur chacun des sièges, pour montrer publiquement les indices de sa virilité; lorsque toutes les épreuves eurent été remplies, on lui donna le bâton pastoral, et il prit possession du trône apostolique. Le lendemain, Pascal fut sacré par Odon, évêque d'Ostie, assisté des prélats d'Albane, de Lavici, de Nepi et de Préneste.

Berthold affirme que cette élection fut miraculeuse et divine, et qu'elle avait été révélée dans plusieurs visions à un grand nombre d'ecclésiastiques et de moines.

Quelques mois après son élection, le saint-père reçut de la Palestine une lettre qui était adressée à tous les fidèles, et dans laquelle les croisés faisaient un récit détaillé de leurs conquêtes, depuis la prise de Nicée jusqu'à celle de Jérusalem. Pascal leur écrivit une longue épître où il s'étend principalement sur la découverte de la sainte lance qui avait percé le Sauveur, et qu'on avait trouvée miraculeusement au siège d'Antioche; il réclamait de leur piété le don de plusieurs reliques très-précieuses et d'une grande partie de la vraie croix, qu'on avait déterrée à Jérusalem; il les prévenait également du départ du légat Maurice, évêque de Porto, qui devait les rejoindre, muni des pouvoirs nécessaires pour régler les intérêts du saint-siège dans les Églises qui avaient été conquises sur les infidèles.

Dès le commencement de son pontificat, Pascal entreprit de continuer la politique de ses prédécesseurs, et de poursuivre Henri IV, roi de Germanie, et l'antipape GuiBERT, créature de ce monarque; ce qu'il put faire avec d'autant plus de succès, qu'il se trouvait appuyé par le comte Roger, qui lui avait envoyé sept mille onces d'or et une ar-

mée bien aguerrie, en échange de la souveraineté spirituelle et temporelle de la Sicile.

Bientôt l'antipape fut assiégé dans la ville d'Albane, sa résidence; et il allait tomber au pouvoir de son compétiteur lorsqu'il parvint à s'échapper; mais dans sa fuite, l'infortuné Guibert fut empoisonné par l'un de ses domestiques, gagné par l'or de Pascal.

La mort de Guibert ne put néanmoins abattre les schismatiques, et ils élurent un nouveau pontife appelé Albert. Mais la trahison vint encore au secours de Pascal; l'antipape fut enlevé le jour même de son élection, et enfermé dans les cachots du monastère de Saint-Laurent. Le roi Henri fit nommer le prêtre Théodoric pour remplacer Albert: trois mois après sa consécration, le nouvel antipape fut également enlevé par les agents du saint-siège et enfermé à l'abbaye de Lave. Les obstinés schismatiques élurent encore le prêtre Maginulfe, qui parvint à se soutenir quelques jours; Pascal le fit chasser de Rome par ses séides, et l'infortuné mourut en exil.

Enfin la paix paraissait rendue à l'Église et à l'Italie sous le gouvernement de Conrad, lorsqu'une mort subite enleva ce jeune prince. Cet événement malheureux devint le signal de nouveaux désordres: Pascal fit publier que Conrad avait été empoisonné par son père; il excita le peuple à venger le martyr, et ordonna aux citoyens de prendre les armes; mais cette nouvelle sédition fut promptement étouffée par le roi de Germanie; et Pascal fut contraint de lui écrire pour le supplier de rendre la paix à l'Église en assistant au concile qu'il avait convoqué à Rome.

A cette époque, l'Angleterre était en proie à de violentes dissensions qui avaient été soulevées par l'archevêque Anselme au sujet des investitures. Ce prélat, dévoué au saint-siège, avait excité ces querelles pour se venger du roi Guillaume le Roux, qui s'était refusé à reconnaître Urbain II comme légitime pontife. A son tour, le prince avait puni le métropolitain en lui enlevant la primatie de la Grande-Bretagne et en le dépouillant des immenses bénéfices dont il s'était emparé.

Anselme s'était rendu à Rome pour obtenir par ses intrigues une bulle qui contraignît le roi, sous peine d'excommunication, à le réintégrer dans tous ses honneurs, et à le rétablir dans la jouissance des revenus du siège de Cantorbéry, et des églises ou des monastères dépendants de cet archevêché, dont il avait investi d'autres évêques par ordonnances royales. Pascal, fidèle à sa politique, approuva la conduite du prélat, et dans un concile tenu à Rome, il prononça l'anathème contre tous les laïques qui donneraient les investitures ecclésiastiques, ou qui recevraient des présents pour les confirmer.

Malgré la déclaration du saint-père, Guillaume fut inébranlable dans sa détermination, et Anselme ne put retourner en Angleterre qu'après la mort de ce prince. Son successeur Henri I^{er} ayant également refusé de se conformer aux décisions de la cour de Rome, le métropolitain se déclara hautement contre les rois normands; il menaça Henri de l'anathématiser en vertu des canons du dernier concile de Rome; il réclama, au nom du pape, le denier de Saint-Pierre; et souleva contre le trône la plus grande partie du clergé anglais.

Pascal, instruit par l'archevêque des progrès que faisait l'insurrection, lui écrivit pour le féliciter de sa vigueur apostolique, ajoutant : « Robert, duc de Normandie, nous a porté » ses plaintes contre le roi de la Grande-Bretagne, son frère, » qui s'est emparé de la couronne à son détriment, en don- » nant aux peuples une constitution qu'il appelle charte des » libertés. Vous n'ignorez pas que nous devons aide et pro- » tection à Robert, qui a travaillé à la délivrance de l'Asie : » c'est pourquoi nous vous engageons à soutenir les justes » droits de ce prince contre Henri..... » Le roi apprit en effet que le duc de Normandie voulait tenter une descente en Angleterre, espérant être secondé dans son projet par les nobles et par les prêtres.

Alors le rusé Henri fit appeler à la cour le métropolitain Anselme, et par de brillantes promesses il le détermina à se rattacher à son parti. L'archevêque, gagné par les présents du monarque, travailla dans ses intérêts, raffermir dans le devoir les ecclésiastiques dont la fidélité était chancelante, et fit rentrer dans l'armée de Henri les nobles qu'il en avait détachés : aussi, lorsque Robert débarqua en Angleterre, les esprits qui naguère étaient disposés en sa faveur se montrèrent opposés à ses prétentions, et il fut obligé d'accepter une rente de trois mille marcs d'argent, que son frère s'engagea à lui payer chaque année pour sa renonciation à la couronne.

Telle fut la fin de cette guerre, qui menaçait la Grande-Bretagne d'une nouvelle révolution : dès que le calme fut rétabli, Anselme vint réclamer de Henri le prix de son dévouement et des services qu'il lui avait rendus ; mais le mo-

narque, qui n'avait plus besoin de l'archevêque, lui répondit durement qu'il n'avait qu'à se retirer au plus tôt dans son diocèse, s'il voulait éviter le châtement qu'avaient mérité sa trahison et sa félonie. En même temps il le souffleta devant toute la cour, et lui jeta au visage une lettre qu'il venait de recevoir de Rome. La missive qui avait excité si fort l'indignation de Henri était conçue en ces termes : « Anselme nous a » instruit que vous vous arrogiez le droit d'établir les évêques » et les abbés par l'investiture, et que vous attribuiez à la » puissance royale une autorité qui n'appartient qu'à Dieu » seul ; car le Christ a dit : « Je suis la porte. » Donc un » roi ne saurait être la porte de l'Église ; et les ecclésiastiques qui entrent dans le sacerdoce par la volonté des » souverains ne sont point des pasteurs, mais des larrons » insignes.

» Vos prétentions sont indignes d'un chrétien, et le saint-siège ne saurait les approuver. Ne savez-vous donc pas que » saint Ambroise aurait souffert le dernier supplice plutôt » que de permettre à Théodose de disposer des dignités et » des biens de l'Église ; et ignorez-vous qu'il fit cette réponse » à l'empereur : « Ne croyez pas, César, que vous ayez quel- » ques droits sur les choses divines ; les palais appartiennent aux princes et les églises au pape.... » L'archevêque de Cantorbéry, furieux de l'affront sanglant qu'il avait reçu, quitta la cour, et retourna à son siège pour soulever de nouveaux ennemis contre le roi.

De son côté, Henri poursuivit le métropolitain et ses partisans avec la plus grande rigueur, et menaça de refuser l'obédience au pape et d'empêcher le prélèvement du de-